
**LA PLUS BELLE ESCLAVE DU MONDE
NE PEUT DONNER...**

PROVERBE EN UN ACTE, EN PROSE

PERSONNAGES

FULVIUS, patricien romain.
RASUS CRASSUS, tondeur.
TOTILLA, jeune esclave gaulois, portier de Fulvius.
DAPHNÉ, esclave de Fulvius.

Le théâtre représente l'atrium du patricien Fulvius. — Au fond, un lit d'ivoire, recouvert de tapis brochés d'or et drapé avec des voiles de pourpre tyrienne. Ce lit est supporté par quatre statues d'argent massif. — Au milieu de l'atrium, un brasier, dans lequel brûlent des noyaux d'olives. — Un divan. — Statues. — Vases. — Portes au fond. — Fenêtre à gauche.

Scène I

DAPHNÉ.

(Elle est assise près d'une table sur laquelle est une lampe allumée; elle termine une élégante corbeille de filigrane.)

Voici ma corbeille terminée... elle est charmante et ne tardera pas, j'en suis sûre, à passer de la boutique de l'orfèvre de la rue aux Parfums, dans l'étagère de quelque riche matrone de la voie Sacrée.

Cette corbeille de filigrane me rapportera bien trente ses-

terces; j'ajouterai cette somme à mon pécule, et bientôt, je l'espère, je pourrai revoir l'île de Caprée, où j'ai vu le jour, Caprée, où fleurissent l'olivier, le myrte l'amandier.

(Moment de silence.)

Oui, mais pour réaliser ce doux rêve, il me faudra quitter Rome, abandonner cette maison.

(Elle baisse la voix.)

Ne plus voir Fulvius, mon maître... Fulvius si bon, si noble, si généreux!

(Elle se lève.)

La clepsydre marque la deuxième heure et il n'est pas encore rentré.

Scène II

DAPHNÉ, RASUS CRASSUS.

(Rasus Crassus entre doucement par le fond et prend la taille de Daphné, qui jette un cri.)

CRASSUS.

Salut à la belle Daphné, à la perle des esclaves!

DAPHNÉ, *se retournant.*

Maître Rasus Crassus! Comment êtes-vous entré ici?

CRASSUS.

Mais, par l'escalier, ma charmante. Totilla, le nouveau portier de ton maître, n'était pas enchaîné près de sa niche; je me suis glissé, leste comme Zéphirus.

DAPHNÉ.

Qui vous attire si matin?

CRASSUS.

Cruelle! peux-tu bien me le demander! j'ai quitté ma tonsure, j'ai laissé un désignateur le menton couvert de mousse, pour te voir, toi, toi qui ressembles à Hébé, à Junon, à la triple Hécate.

DAPHNÉ.

Allons! allez-vous recommencer, tondeur? Vos compliments sentent la pommade.

CRASSUS.

Parle, parle encore, déité. Oh ! que ne suis-je le maître des dieux ! Pour te plaire, je me métamorphoserais en taureau ; je serais très-bien en taureau.

DAPHNÉ, *riant*.

Vous ! ah ! quelle idée.

CRASSUS.

Ah ! belle Daphné ! depuis que je te connais, chaque nuit, Phobétor, le fils du Sommeil, m'envoie des songes effrayants.

DAPHNÉ.

En vérité !

CRASSUS.

Par mes rasoirs, rien de plus vrai ! Cette nuit encore, j'ai rêvé que je peignais la tête de Méduse. Les horribles couleuvres sifflaient l'air des Lupercales et me perçaient le sein... C'est piquant !

DAPHNÉ.

Heureusement ce n'était qu'un rêve.

CRASSUS.

Oui, un faux songe, sorti par la porte d'ivoire.

(Il lui prend la taille.)

Deviens ma femme, ô Daphné ! et tous mes rêves sortiront par la porte de corne.

DAPHNÉ.

Votre femme !

CRASSUS.

Sans doute ! On me reproche avec raison de m'adonner au célibat : les lois de la république veulent que tous les citoyens libres aient des enfants ; je suis un citoyen libre et je veux obéir aux lois de la république.

DAPHNÉ.

Maître, votre hommage me flatte profondément : descendre jusqu'à une pauvre esclave, vous, un homme libre.

CRASSUS.

De naissance, autrement dit un *ingénu* ; je suis un ingénu.

DAPHNÉ.

Possesseur d'un établissement...

CRASSUS.

D'une superbe tonstrine, située dans Alta-Sémita, près du temple de Quirinus : *au Rasoir infatigable!* Ah! sans me flatter, petite, je puis avouer qu'il n'y a pas, de la voie Suburanne au Capitole, un barbier plus occupé que Rasmus Crassus. Tous les patriciens m'apportent leur faciès; j'ai l'oreille du consul Cicéron, et je puis le dire : les plus fortes têtes du sénat se courbent devant moi.

DAPHNÉ, *à part.*

Le fat!

CRASSUS.

Tu le vois, je suis en train de planter des clous dans le char de la Fortune; fais comme moi, saisis l'Occasion par les cheveux; fourre-lui ton peigne dans le chignon.

Je n'ai que cinquante-sept ans et je n'en parais guère que cinquante-six; je suis un tondeur bien conservé. Dis un mot, un seul mot, et je t'achète au noble Fulvius, et, avant huit jours, tu trôneras dans ma tonstrine. Eh! eh! friponne, ça n'est pas à dédaigner; tu partageras mes travaux, tu savonneras les mentons des clients.

(Il fait le geste de savonner une barbe.)

V'lan! v'lan! v'lan! ils ne perdront pas au change : tes doigts blancs et effilés font honte aux illustres matrones.

DAPHNÉ.

Crassus, je vous le répète, je suis reconnaissante de vos bonnes intentions; mais, vous le savez, je ne m'appartiens pas. Je suis une pauvre fille esclave, que le maître peut, à son gré, faire battre de verges ou jeter en prison; qu'un caprice peut envoyer au bout du monde.

CRASSUS.

Ta! ta! ta! ta! ta! tout cela est vrai; mais Fulvius est jeune, il aime le luxe, le jeu, la bonne chère; il n'a pas d'ordre, et je connais une certaine Fulvie, qui lui a coûté déjà plus de dioscures que je n'ai d'as dans ma bourse.

DAPHNÉ, *avec vivacité.*

Fulvie! dites-vous, quelle est cette femme?

CRASSUS.

Une jeune et folle courtisane de la rue des Toscans, chez qui le noble Fulvius passe une partie de ses journées et de ses nuits.

DAPHNÉ, *rêvant*.

Fulvie!

CRASSUS.

Or, si je ne me trompe, l'élégant patricien échangerait sans regret une de ses esclaves contre un certain carré de papyrus sur lequel il a souscrit, à mon profit, une obligation de cent mille sesterces.

DAPHNÉ, *rêveuse*.

Fulvie!

CRASSUS.

Qu'as-tu donc? tu es rêveuse, préoccupée.

DAPHNÉ.

Vous connaissez cette femme qui ruine mon noble maître?

CRASSUS.

Par Vénus Érycine, c'est une de mes meilleures clientes; chaque matin je vais faire sa figure.

DAPHNÉ.

Sa figure?

CRASSUS.

Sans doute! Je lave doucement son visage avec du lait d'ânesse encore tiède, puis, à l'aide d'un pinceau trempé dans un mélange d'antimoine et de bismuth (dont je suis l'inventeur), je lui fabrique les plus beaux sourcils qui aient jamais rehaussé l'éclat d'un teint de blanc de céruse.

DAPHNÉ, *riant*.

Quoi! ces prêtresses de Paphos emploient de pareils artifices pour captiver le cœur des jeunes Romains?

CRASSUS.

Certes! et pendant que la dame sèche, je teins ses cheveux en blond ardent: c'est aujourd'hui la couleur à la mode, la couleur de Vénus,

Entre nous, le diadème soyeux qui pare le front de Fulvie

a longtemps flotté sur les épaules d'une Cappadocienne; j'en sais quelque chose, c'est moi qui le lui ai vendu.

DAPHNÉ.

Sa chevelure est fausse ?

CRASSUS.

Comme ses dents... L'illustre courtisane est à la mode, mais cela lui a coûté cher : les belles chevelures sont rares, et le jour où tu voudrais te défaire de la tienne, je ne serais pas embarrassé de t'en faire avoir vingt écus luculliens.

DAPHNÉ, *avec étonnement.*

Vingt écus luculliens !

CRASSUS.

Mais, par la barbe de Jupiter Stator ! ma clepsydre ne mesurera cette heure-là qu'aux calendes grecques : plutôt que de porter sur tes boucles mignonnes mes ciseaux sacrilèges je préférerais me couper les deux poings, l'un après l'autre.

DAPHNÉ.

Vous êtes galant, maître Crassus.

CRASSUS.

Çà, je jase, je bavarde comme un marchand de périodes... Voyons, Daphné, ma toute belle, dois-je venir trouver le noble Fulvius et lui proposer un échange qui ferait de moi le plus heureux des tondeurs ?

DAPHNÉ.

Gardez vos sestercées, maître ; jusqu'à présent je n'avais pas songé au mariage, et...

CRASSUS, *un peu piqué.*

Réfléchis, petite, réfléchis. (*A part.*) Je vais acheter un petit dieu Jugatinus, qui préside aux unions heureuses ; je lui en ferai présent. (*Haut.*) Réfléchis, ne te presse pas, je te donne tout le temps nécessaire ; je repasserai dans une heure.

(*Il remonte la scène.*)

DAPHNÉ.

Fulvie !... il aime cette femme... il jette follement sa fortune,

sa jeunesse, son amour aux pieds d'une courtisane indigne de lui.

(Elle prend de nouveaux brins de filigrane et commence une autre corbeille.)

A l'œuvre! à l'œuvre, pauvre fille! complète ton pécule et fuis cet homme qui ne t'aime pas et que tu aimes!

CRASSUS.

Je cours raser le côté droit de l'honnête désignateur que j'ai laissé dans ma chaise curule... Daphné, je cours, je rase et je reviens.

(Il s'agenouille et veut lui baiser les mains.)

Scène III

LES MÊMES, TOTILLA.

TOTILLA porte à sa ceinture un bout de sa chaîne, il s'arrête en voyant le tondeur et se met à imiter l'aboïement d'un chien.

Woup! woup! woup!

CRASSUS porte vivement les mains à sa tunique et se retourne avec effroi.

Hein!... c'est cet imbécile de Totilla; j'ai cru avoir affaire à un chien d'Épire.

TOTILLA, *riant*.

Et vous avez eu peur, vaillant tondeur!

DAPHNÉ.

Pauvre Totilla! tu as donc brisé ta chaîne?

TOTILLA.

Un peu... c'est-à-dire beaucoup.

Par Cerbère, je m'ennuyais d'aboyer après les passants qui ne passaient pas. Le noble Fulvius me fait faire un métier de chien.

CRASSUS.

A la niche, portier, à la niche!

DAPHNÉ.

Crassus, un peu d'indulgence pour ce pauvre garçon.

CRASSUS.

Soit... adieu, Hébé, Junon, triple Hécate, je cours à ma tonstrine.

(Il sort.)

Scène IV

DAPHNÉ, TOTILLA.

TOTILLA, *frissonnant*.

Brrr! il fait froid à geler les rayons dorés du divin Phœbus.

DAPHNÉ.

Approche-toi de ce brasier.

TOTILLA, *se chauffant*.

Qu'as-tu donc? tes yeux sont rouges.

DAPHNÉ.

Tu te trompes, enfant, je n'ai rien.

TOTILLA.

Esclaves du même maître, pauvres commensaux du même logis, nous ne devrions pas avoir de secrets l'un pour l'autre.

Peut-être regrettes-tu ta patrie, cette île de Caprée que l'on dit si riante, si parfumée.

DAPHNÉ, *avec vivacité*.

Oui, oui... c'est cela : lorsque je songe à ce doux berceau de mon enfance, à cette île, que la mer caresse doucement de ses vagues bleues, je me prends à regretter mon passé, à maudire le présent, et je pleure.

TOTILLA.

Pauvre Daphné!... allons, prends courage; accepte avec résignation cette condition misérable. Comme toi, je regrette mon pays... Oui, je songe souvent à la Gaule, où je suis né; alors mon cœur bat à briser ma poitrine. Mais bientôt la vieille gaieté gauloise entr'ouvre la porte en montrant son nez retroussé et ses dents blanches, et je ris à me tenir les côtes.

DAPHNÉ.

Ah! j'envie ton heureuse insouciance.

TOTILLA.

Regarde-moi donc, petite sœur, là, entre les deux yeux... Tiens, sois franche : ce n'est pas seulement le souvenir de la verte Caprée qui t'attriste : il y a de l'amour en jeu.

DAPHNÉ.

De l'amour ! et qui pourrais-je aimer ?

TOTILLA.

Qui ? plaisante question ! Mais, quelque pauvre diable de notre condition... A moins que... tout à l'heure, j'ai surpris ici un tête-à-tête.

DAPHNÉ.

Un tête-à-tête ! avec qui donc ?

TOTILLA.

Avec un certain barbier fort laid, fort sot, fort ridicule.

DAPHNÉ, *riant*.

Crassus !... (*Elle rit.*) Ha ! ha ! ha ! il ne fallait rien moins que cette pensée pour me faire rire.

TOTILLA.

Tu ris ! à la bonne heure ! j'aime à te voir ainsi.

(*Il s'approche de la fenêtre.*)

Par Teutatès, voici notre maître !

DAPHNÉ.

Fulvius ?

TOTILLA.

Je me sauve à ma niche. Au revoir, Daphné, bon courage !

Scène V

DAPHNÉ, *seule*.

Brave petit cœur !... quelle folie ! supposer que j'aime le tondeur : un avare qui ne m'épouserait que pour achalander sa maison et pour économiser les gages d'une servante...

(*Elle s'arrête en voyant Fulvius qui entre par le fond.*)

Fulvius !

Scène VI

DAPHNÉ, FULVIUS.

FULVIUS, à lui-même.

Par Hercule, auteur de ma race, le jeu est une sottise chose ; j'ai tout perdu !... tout !... la chance m'a constamment été fatale. Plus j'y songe, plus ces dés maudits devaient être faux. Bast ! n'y pensons plus, le mal est sans remède.

(Il se laisse tomber sur le divan et jette à terre la couronne de roses qu'il a sur le front.)

Allons ! désormais un autre ira rêver dans ma fraîche villa de Tibur ; un joueur plus adroit et plus heureux que moi va devenir le maître de mon palais du mont Quirinal. A un autre mes chevaux, mes fleurs, mes bijoux. Il ne me reste aujourd'hui que le bâton et la besace du philosophe Diogène.

DAPHNÉ, au fond, à part.

Que dit-il ?

FULVIUS.

Ingrat que je suis, ne me reste-t-il pas aussi l'amour de Fulvie ! de Fulvie, la charmante ! de Fulvie, dont tout l'or frappé au temple de Junon Monéta ne pourrait payer ni les dents d'émail, ni les cheveux dorés.

DAPHNÉ, à part.

Pauvre Fulvius !

FULVIUS.

Allons, allons, périssent les richesses que la fortune m'enlève ; il me reste le cœur de Fulvie !

(On entend Totilla qui aboie avec force.)

Woup !... woup !... woup !...

FULVIUS.

Qu'a donc Totilla ? (Il appelle.) Holà ! Napé ! Glycérion ! Murgès !

DAPHNÉ, s'avancant.

Que souhaitez-vous, maître ?

FULVIUS.

Quelque importun veut pénétrer dans l'atrium.

DAPHNÉ, *regardant par la fenêtre.*

C'est Crassus.

FULVIUS.

Crassus?... Rasmus Crassus!... Peut-être est-il porteur de quelque tablette de cire à mon adresse. Dis à Totilla qu'il peut laisser entrer ce messager des amours.

(Daphné sort.)

La blonde Fulvie, pour me consoler des pertes que j'ai faites dans son aléatorium, m'envoie ce mercure à cheveux gris.

(Rasmus Crassus entre lentement.)

Scène VII

FULVIUS, RASMUS CRASSUS.

CRASSUS, *avec force saluts.*

Noble Fulvius, la reine des amours a chargé son serviteur indigne de vous remettre ces tablettes.

(Il lui présente des tablettes de cire.)

FULVIUS.

Donne, donne vite! C'est d'elle!

(Il prend les tablettes de cire que Crassus lui présente et lit :)

« Fulvius,

» Je ne saurais vous revoir sans m'accabler de justes reproches. Oubliez donc, avec la rue des Toscans, l'inconsolable

» FULVIE. »

(Un temps.)

Par Mnémosyne! oui, j'oublierai cette femme! Le bandeau que j'avais sur les yeux vient de tomber; je n'ai plus pour elle que du mépris.

CRASSUS.

Maître...

FULVIUS, *avec ironie.*

Tu attends sans doute quelque récompense pour ce galant

message. En vérité, tu joues de malheur, Crassus; je suis maintenant plus pauvre que toi.

CRASSUS.

Le noble Fulvius plaisante.

FULVIUS.

Je n'en ai guère envie : je suis ruiné, tondeur; le duodécimescripta m'a enlevé tout ce que ma maîtresse m'avait laissé.

CRASSUS.

Par Tisiphone! quand j'allais solliciter du préteur la proscription de vos biens.

FULVIUS, *avec étonnement.*

La proscription!

CRASSUS.

Pour le remboursement de la somme de cent mille sesterces, que vous avez empruntée, aux calendes de mai, à votre serviteur.

FULVIUS.

Par le Styx! je l'avais oublié. Et c'est aujourd'hui, misérable, que tu viens me réclamer cette somme, quand il ne me reste pas un as, pas un stips.

CRASSUS.

Avez-vous donc disposé de vos esclaves?

FULVIUS.

Que veux-tu dire?

CRASSUS.

Que Cupidon m'a décoché une de ses flèches; que je traîne, comme une pantelante biche, le dard qui m'a troué le cœur.

FULVIUS, *riant.*

Ha! ha! ha! tu m'attendris. Et pour quelle inexorable beauté soupîres-tu?

CRASSUS, *avec pudeur.*

Ton esclave Daphné a ravi le sommeil à ma couche virginale.

FULVIUS.

Daphné. Eh bien! tondeur, je vais préparer l'acte de cession qui te la livrera.

CRASSUS.

Le sang du généreux Hercule coule dans tes veines; que les dieux te récompensent.

DAPHNÉ, *au fond et à part.*

Pauvre Fulvius!

(Crassus sort, en faisant force salutations.)

Scène VIII

FULVIUS, *seul.*

Allons, il faut prendre un parti. Tout n'est pas désespéré. J'ai pour ami le consul Marc-Antoine Hybrida. C'est mon ancien compagnon de plaisirs; cent fois nous avons échangé nos coupes.

Marc-Antoine est tout-puissant, aujourd'hui; par son appui, j'obtiens quelque emploi de scribe au trésor de Saturne: avant deux ans, je serai questeur urbain.

(Il se lève, s'approche de la fenêtre et l'entr'ouvre.)

Eh mais! je ne me trompe pas... c'est lui... c'est bien lui qui s'avance sur ce beau cheval.

(Trémolo.)

Ses licteurs font ranger la foule... il va passer... il me regarde.

(Il s'incline et dit d'une voix haute:)

Que les dieux te protègent, consul!

(Un temps.)

Il détourne la tête... il s'éloigne!

(Silence.)

Je comprends: le bruit de ma ruine est déjà monté jusqu'à lui... Par Jupiter Vengeur, l'humanité est bien laide à voir de près!

Allons, Fulvius, le plancher s'écroule sous tes pieds; tu n'iras pas mendier la sportule à la porte de tes anciens compagnons de débauches; Fulvius, il faut mourir!

(Daphné chante dans la coulisse en s'accompagnant sur la harpe.)

Qui parle de mourir? la brise est parfumée,
Les roses de mai vont fleurir;

La fauvette redit sa chanson bien-aimée:
Qui donc a parlé de mourir?

Qui parle de mourir, quand la ville aux vingt portes
 Voit les barbares accourir ?
 Quand il faut des soldats aux vaillantes cohortes,
 Qui donc a parlé de mourir ?

FULVIUS.

Cette voix m'a fait tressaillir. Pauvre fou que je suis ; je courais après le bonheur, tandis qu'il était assis près des dieux protecteurs de mon foyer... Daphné, l'esclave fidèle, Daphné vient ranimer mon courage.

Scène IX

DAPHNÉ, FULVIUS *s'avancant.*

DAPHNÉ.

Oui, maître, ton esclave vient t'exhorter à la lutte. Fulvius, la carrière des armes s'ouvre devant toi. Revêts la cuirasse, saisis le glaive. Pompée a besoin de braves soldats... Du courage, Fulvius, il y a de la gloire à l'ombre des aigles romaines !

FULVIUS.

Bien, Daphné ! j'allais mourir honteusement, sans profit pour la République ; si je tombe, ce sera pour sa défense.

DAPHNÉ, *avec timidité.*

L'équipement d'un soldat romain coûte cher... maître, permets à ton esclave de t'offrir son modeste pécule.

(Mouvement de Fulvius.)

Hélas ! c'est peu, mais, ce matin, Crassus m'offrait vingt écus luculliens de ma chevelure ; dans une heure tu auras cette somme.

(Elle sort.)

Scène X

FULVIUS, *rêveur.*

Ainsi, tandis que la maîtresse que j'ai comblée de mes bienfaits m'abandonne ; tandis que l'ami qui, cent fois, a fouillé dans ma bourse, se détourne à mon approche, l'esclave fidèle m'apporte le pécule dû au travail de ses veilles, ses économies de chaque jour, le fruit de ses privations incessantes... C'est

étrange ! ces esclaves si méprisés ont un cœur comme le nôtre, plus noble que le nôtre...

J'étais un être inutile à tous ; je relève la tête avec orgueil.

Dès aujourd'hui je veux mériter le titre de citoyen romain .. Daphné a raison : Qui parle de mourir honteusement, quand il est pour tous de la gloire, quand les barbares menacent la patrie ?

Demain je serai dans les rangs des soldats de Pompée. Adieu, divinités protectrices du foyer, je pars ! je ne vous verrai plus. Au moment de m'éloigner, mon cœur se serre, il me semble qu'en partant je vais le laisser ici.

(Un temps. — Il appelle.)

Holà, Totilla !

Scène XI

FULVIUS, TOTILLA.

TOTILLA, *s'inclinant.*

Maître ?

FULVIUS.

Tu trouveras dans la cave une vieille amphore, laquelle m'a été léguée par mon aïeul, un brave soldat, l'ami d'Opimius. J'ai toujours respecté ce Falerne vieux-consul, mais aujourd'hui je veux tremper mes lèvres dans sa liqueur parfumée... Va chercher cette amphore.

(Totilla s'incline et sort.)

C'est étrange, le souvenir de Daphné me poursuit. Elle est belle comme la nymphe dont elle porte le nom, cette esclave ; je ne sais pourquoi je ne m'en étais jamais aperçu... Et si bonne, si dévouée.

(Il se promène avec agitation.)

Mais je me souviens : tout à l'heure elle m'a dit qu'elle allait vendre sa chevelure pour quelques écus luculliens ! si ce misérable Crassus a commis un pareil sacrilège, il mourra de ma main.

Scène XII

FULVIUS, CRASSUS,

CRASSUS. *Il tient de la main gauche une feuille de parchemin, et de la droite une poignée de cheveux longs.*

Maître, voici votre promesse.

FULVIUS.

C'est toi, bourreau... Par les dieux immortels, ta dernière heure est arrivée!

(Il lui saute à la gorge.)

CRASSUS.

A l'aide! au secours! au meurtre!

Scène XII

LES MÊMES, DAPHNÉ, TOTILLA. *Ce dernier porte avec peine une lourde amphore, qu'il dépose sur la table.*

DAPHNÉ *et* TOTILLA.

Qu'y a-t-il donc?

CRASSUS *et* FULVIUS.

Daphné!

CRASSUS, *respirant avec effort.*

Ouf! j'ai cru que vous alliez m'étrangler.

DAPHNÉ, *à Crassus.*

J'ai été à votre tonstrine, Crassus; vous veniez de sortir quand je suis entrée.

CRASSUS, *avec joie.*

La divine Daphné consent donc à être ma femme?

FULVIUS.

C'est impossible!

CRASSUS.

Impossible... Et pourquoi?

FULVIUS.

Parce que son dévouement inaltérable m'a touché; que depuis une heure Daphné n'est plus esclave, et que... si je ne me trompe, elle ne t'a jamais aimé.

CRASSUS.

Fulvius veut-il donc nier la dette qu'il a contractée?

(Fulvius ne répond pas.)

DAPHNÉ.

Maître, accepte ce dernier sacrifice; tu as été généreux pour tes esclaves, tes esclaves viennent à toi dans l'adversité.

FULVIUS.

Allons, Totilla, emplis de vieux falerne cette coupe de mon glorieux aïeul, c'est tout ce qui me reste de ma race ; j'ai besoin de puiser du courage dans le vin chanté par Catulle.

(Totilla brise la cire, Fulvius tend sa coupe, Totilla soulève l'amphore et verse des pièces d'or dans la coupe.)

TOUS.

De l'or !

FULVIUS.

De l'or !... des dioscures... des quadriges de Pompée, des bifrons !... il y a là toute une fortune... Merci, mon noble aïeul ! vos épargnes n'iront pas enrichir la courtisane Fulvie ; j'en ferai un plus noble usage.

CRASSUS.

Maître !

FULVIUS, *prenant une poignée d'or.*

Tondeur, voici les mille sesterces et voici les intérêts, au taux de l'usure quartenaire.

CRASSUS.

Tu es grand comme le Capitole... Je mourrai célibataire.

(Il tend les feuilles de parchemin à Fulvius, qui les jette dans le brasier.)

FULVIUS, *tendant une poignée d'or à Totilla.*

Totilla, tu es libre ; retourne dans ta patrie bien-aimée.

TOTILLA, *avec âme.*

Maître, il y a dans la Gaule une modeste bourgade de pêcheurs, située au sein d'une petite île. Dans cette bourgade, vingt cœurs invoqueront tous les jours Teutatès pour le généreux Fulvius.

CRASSUS, *pleurant.*

Je suis tout attendri ! Je cours raconter toutes ces merveilles aux commères de la voie Suburane.

FULVIUS.

Daphné, viens chez le prêteur Urbain ; allons lui annoncer que je viens de perdre une esclave et que j'ai trouvé une femme.